

## Bouba

Mathilde s'apprêtait à s'approcher du bureau de la secrétaire de son avocat quand tout à coup, elle eut un flash. Elle se remémora tous les affreux souvenirs qui s'étaient accumulés depuis ce terrible accident. Elle revenait là presque tous les jours, pour faire le point avec son avocat des éventuelles avancées dans le procès qui les accusaient elle et son mari de délinquance par « imprudence consciente ». Tous les sentiments et les sensations qu'elle avait pu ressentir ces derniers mois se réveillèrent et en particulier la peur, la peur de perdre des êtres chers et de ne plus jamais les revoir. Elle repensa à tout ce qui s'était passé et à comment cela avait changé sa vie.

C'était une matinée ensoleillée de printemps comme toutes les autres dans un petit village au nord de la France, à quelques kilomètres de Lille, où les rayons du soleil venaient éclairer la pelouse encore recouverte de sa rosée du matin. Et où une légère brise venait vous caresser le visage et où vous entendiez les abeilles butiner les fleurs qui sortaient tout juste de leur sommeil hivernal.

A cette heure-ci, toute la famille Richard était dehors: la mère Mathilde, une jeune femme d'environ 30 ans grande et mince, aux yeux bleus, jouait avec sa petite fille âgée de 5 ans, Julia toujours coiffée de deux couettes avec des barrettes roses dans les cheveux, elle avait

les yeux noisettes et des tâches de rousseurs lui donnaient un air de petite fille coquine. Elle était toujours accompagnée de son petit ours en peluche, nommé Bouba en référence au vieux dessin animé qu'elle regardait tous les matins au petit déjeuner avec ses parents. Il n'était pas plus grand que trois pommes, elle l'adorait et ne le quittait jamais.

Pendant ce temps, le père Alexandre, à peu près du même âge que sa femme, un grand brun imposant préparait le barbecue pour le midi.

Les heures passèrent dans la joie et la rigolade, puis l'heure du déjeuner arriva et il fut donc convenu que se soit la petite Julia qui mettrait la table. Mais au moment où il fallut porter les assiettes, Julia rencontra quelques difficultés à cause de son compagnon à fourrure qu'elle portait dans les mains et sa mère lui suggéra donc de se séparer de lui. Elle accepta difficilement et le posa dans la brouette où y était stocké le bois. Mais malheureusement quand Alexandre prit des bûches pour préserver le feu, il emporta accidentellement l'ours brun avec, qui était coincé entre deux bûches. Le drame fut immédiatement su et la petite Julia fut prise d'une si grande tristesse que rien ne put la calmer. On pouvait voir sur son visage ses yeux se remplir de grosses larmes, sa peau devenait peu à peu rouge et sa mucosité sortait petit à petit de son nez. Ses parents aussi fous de chagrin que leur fille et pris de remords se résolurent à lui en trouver un autre, le plus semblable possible à l'ancien et partirent en laissant l'enfant chez ses grand-parents.

Ils remuèrent ciel et terre, parcoururent de nombreux kilomètres jusqu'aux villes les plus proches comme les plus éloignées. Mais à chaque fois et à chacune des boutiques rencontrées, c'était une défaite. Les vendeurs leur disaient toujours la même chose comme si leur disque dur était rouillé, que l'article qu'ils recherchaient n'était plus disponible ou qu'ils étaient en rupture de stock et qu'ils ne seraient pas livrés avant plusieurs jours. Plus les échecs s'accumulaient plus leur culpabilité grandissait. Leur espérance revint quand on leur apprit que l'une des boutiques avait ce qui les intéressait à l'autre bout de la ville.

Une demi-heure plus tard, la joie était de retour. Ils remontèrent dans leur voiture et partirent donc pour rentrer chez eux. Le père et la mère Richard était tellement heureux de leur trouvaille qu'ils chantaient et sifflaient des airs connus. Ils faisaient également un signe de gentillesse à toutes les voitures qu'ils rencontraient, ils sautaient dans leur siège, dansaient, rigolaient ensemble comme des enfants et laissaient leur vigilance disparaître et faire place à l'amusement.

Ce fut au carrefour de l'avenue *Guy de Maupassant* que tellement étourdis et pressés de revoir leur fille, ils grillèrent un feu devenu rouge. On entendit d'abord le bruit des freins qui grinçaient sur la route, puis le bruit du choc. Il fut tellement violent qu'il fut taire les alentours. On voyait des éclats de verre voler dans les airs pour après s'étaler sur le sol recouvert d'huile de moteur fraîche.

Les premiers passants à s'avancer furent les curieux, puis ensuite au tour des inquiets qui prévinrent les secours, et en quelques minutes, ils étaient là. Parmi la fumée on pouvait apercevoir, coincé entre le tableau de bord et le pare-brise, une petite peluche recouvert d'éclat de verres, euh non pardon un petit ours en brun paré d'un joli petit nœud papillon bleu.

La semaine suivante, ce fut Mathilde qui se réveilla la première, dans son lit d'hôpital. Elle avait le bras gauche plâtré, une minerve au cou et une perfusion au bras droit. Elle voyait trouble et avait mal au crâne. Tout son entourage était présent, sa propre mère, son vieux père et sa fille, sa chère petite fille qu'elle rêvait de porter dans ses bras paralysés. On lui raconta toute l'histoire depuis l'accident jusqu'à son réveil et on lui apprit que son mari avec qui elle avait eu cette tragédie était dans le coma dans un état grave, qu'il avait déjà subi plusieurs opérations et que les médecins ne savaient pas encore s'il allait s'en sortir ou se réveiller.

Le temps passa, mais un jour, lorsque Mathilde mangeait son repas dans sa chambre décoré de magnifique dessin de sa fille, un homme vint à sa rencontre. Il était plutôt inquiétant, il avait un air assez sombre et grave. Il portait une blouse blanche et sur son torse gauche, accrochée à une de ses poches, on pouvait voir un badge où l'on pouvait lire « Docteur Jean-Jacques Boireau, secteur des soins intensifs » Elle se questionna, mais non, elle ne se rappelait pas le connaître. Elle reposa sa fourchette dans son plateau et lui demanda :

- Excusez-moi, je peux vous aidez ?
- Bonjour, pardonnez-moi, poursuivit-il, je suis le Docteur Jean-Jacques Boireau, du service des soins intensifs, êtes vous bien la femme d'Alexandre Richard ?
- Oui, effectivement, c'est moi même, répondit Mathilde.
- Je viens vous parlez de votre époux, je suis enfin je devrais plutôt dire j'étais son médecin attitré, il marqua un silence puis reprit avec un ton regrettable, votre époux nous a quitté, je suis sincèrement désolé, il y a quelques heures, lors d'une intervention chirurgicale au niveau pulmonaire. Toutes mes condoléances !

Mathilde le regarda avec des yeux vides, petits, son visage devint petit à petit blanc, aussi blanc que la neige fraîchement tombée pendant un hiver glacial. Tous les mots que l'homme avait prononcé se mélangèrent dans sa tête : condoléance, opération, poumons, quitté etc... Sa fille, qui allait du jour au lendemain devenir orpheline, qui allait devoir vivre sans son père. Qui n'apprendra jamais à faire du vélo sans roulettes avec lui et qui ne lui tiendra jamais le bras le jour de son mariage pour l'accompagner à l'hôtel et tout ça pour quoi, pour un ours en peluche.

Cette journée là restera à jamais marquée dans leur esprit, comme quoi, la vie qui était pour elle et pour sa famille parfaite et pleine de bonheur eut en un instant changé du tout au tout. Son mari et elle ont été inconscients et inattentifs au monde qui les entourait et en ont payé le prix.